

## La Mongolie, pays de rêve pour les cavaliers

Vastes steppes, montagnes et lacs dans le pays des nomades en Mongolie centrale (province d'Arkhangai)

L'impatience est énorme, le voyage est déjà planifié depuis des mois et nous y sommes enfin - mon voyage en Mongolie commence. Cependant, entre ici et le point de départ en Mongolie centrale, il y a encore 2 heures de train, 10 heures d'avion et 5 heures de minibus. Assez fatigués, nous arrivons finalement à 7 heures du matin à Oulan-Bator, où notre sympathique traducteur Ogi nous attend déjà. Nous commençons par changer de l'argent, car il est interdit d'importer la monnaie locale, le tugrik. Mais ce n'est pas si simple, car le bureau de change n'ouvre qu'à 9 heures. Ce n'est pas très pratique si l'on considère que la plupart des vols internationaux arrivent entre 5 et 7 heures.

Heureusement, il y a encore une banque et bien sûr des distributeurs automatiques de billets, ce qui nous permet d'avoir de l'argent. Nous rencontrons ensuite l'équipe de chauffeurs Djimbat & Djimbaya ainsi que la cuisinière Chara. Les deux minibus qui nous accompagneront les prochains jours sont déjà bien remplis et nous partons immédiatement pour un voyage dans la steppe. Dès que nous avons quitté les maisons miteuses et les rues sales d'Oulan-Bator, nous nous arrêtons dans la steppe et nous nous faisons servir un petit-déjeuner pendant que le fameux vent mongol souffle au-dessus de nos têtes.

Au moins, le soleil brille, car en Allemagne, l'été a été plutôt pluvieux jusqu'à présent. À midi, nous faisons à nouveau une pause en plein air et savourons le ragoût de légumes de Chara, qui est également délicieux dans sa version végétarienne sans viande de mouton. Notre cuisinière est la bonne âme de l'équipe et, en plus de ses excellentes compétences culinaires, elle est diplômée en médecine chinoise. En cours de route, elle nous propose également des massages douloureux, mais extrêmement bénéfiques.



Notre première destination est un camp de yourtes bien entretenu, situé au pied d'une montagne rocheuse, le Khogno Khan, qui s'élève à pic dans la steppe. Pour y accéder, nous empruntons une route cahoteuse parsemée de nids de poule, l'une des rares routes goudronnées de Mongolie. L'hiver, connu pour sa rigueur et sa longueur, a visiblement mis les routes à rude épreuve. Pendant 5 heures, nous traversons une étendue infinie où seules deux ou trois yourtes apparaissent de temps en temps. Notre chauffeur doit sans cesse se frayer un chemin à travers de grands troupeaux de bovins, de chevaux, de moutons et de chèvres en klaxonnant. Les animaux font face aux quelques voitures avec un calme total et ne quittent la route qu'avec hésitation.

Le soir, nous entreprenons avec Ogi une petite randonnée jusqu'à l'autre côté du Khogno Khan, où se trouve un petit monastère bouddhiste. La vue en chemin sur la vaste steppe dorée et jaune est enchantée : d'un côté, les rochers massifs et, au loin, une longue dune de sable émerge de la steppe et brille dans le soleil couchant.

Le matin, nous profitons d'une dernière douche tiède avant de devoir nous en passer pour les dix prochains jours. Nous nous rendons ensuite tout d'abord au monastère d'Erdene Zuu, fierté de l'ancienne capitale de Karakorum, autrefois le centre culturel et économique de tout l'Orient. Comme la Russie a détruit une grande partie des temples bouddhistes pendant sa domination de la Mongolie, on peut dire qu'il est heureux que tant de bâtiments aient été conservés ici. Les temples aux courbes colorées recèlent de nombreux trésors tels que des peintures et des statues de Bouddha dorées.

Après le déjeuner, nous remontons dans le minibus et continuons à travers la steppe jusqu'à ce que Djimbaya s'arrête soudain près d'un groupe de chevaux attachés. Youpi - notre chevauchée commence ! Après un bref regard et deux ou trois mots de notre traducteur, nos deux jeunes guides répartissent les chevaux. La répartition devrait s'avérer optimale et nous sommes tous totalement satisfaits de nos chevaux. Il est maintenant temps de seller les chevaux, et les guides ne se laissent pas faire. Les selles russes ne donnent pas vraiment l'impression d'être confortables avec leur simple arçon en bois et leur revêtement en cuir non rembourré (poids : environ 2 kg). Toutefois, les montures minimalistes se révèlent bientôt tout à fait confortables et je monte tout le temps sans peau de mouton. Une fois que nos guides Njama et Baska ont accepté les longs étriers de notre cavalière de 1,80 m, nous pouvons partir. Ils auraient bien aimé raccourcir les étriers d'au moins 10 cm, mais ses pieds atteignent désormais le "genou" du poney. Notre première courte chevauchée nous amène à toutes les allures jusqu'à une jolie rive de rivière où nous plantons nos tentes. En chemin, nous rencontrons un troupeau de chevaux multicolores qui se déplace en toute liberté dans la steppe - un spectacle magnifique, d'autant plus qu'en ce début juin, il y a beaucoup de petits poulains parmi eux. À notre arrivée, nos guides mettent des entraves aux pieds de trois chevaux, les autres sont simplement attachés au cou de ces chevaux avec une corde. Les chevaux posent immédiatement leur tête sur l'épaule de leur voisin et attendent patiemment pendant deux heures, jusqu'après notre dîner. Si en Europe, ce sont toujours les chevaux qui sont soignés en premier, ici, ce sont clairement les hommes qui passent en premier. Nous nous y habituerons, les animaux le sont depuis longtemps. Le soir, nous profitons de notre premier feu de camp sous le ciel étoilé clair et scintillant de la steppe. Une seule fois, deux des chevaux qui ont entre-temps été mis au piquet tentent de s'échapper. Baska saute rapidement sur le dos d'un autre cheval et

les suit à travers la rivière. Monté uniquement avec un licol, il rattrape aussitôt les deux fugueurs. Vers 11 heures, alors que je suis la dernière à vouloir me réfugier dans ma tente, j'entends à nouveau un grand bruit de barbotage à quelques mètres de là. Pas de doute, il doit s'agir de nos chevaux, qui semblent essayer de se soustraire à leur travail de randonneurs. Je réveille les guides et effectivement, nous ne comptons plus que 7 chevaux sur 9. Ils remontent immédiatement sur le dos de deux chevaux et disparaissent déjà dans la nuit noire. Ils ne veulent pas de ma lampe frontale - il est probable qu'un Mongol trouve son chemin même les yeux bandés et sans bride. Avant de les entendre revenir, je m'endors.

Le lendemain matin, les deux fugueurs sont de retour sur place, mais un autre cheval manque à l'appel, il a probablement rejoint son troupeau. Sa cavalière reçoit d'abord le cheval de remplacement et nous partons en direction de Hoton, où nous visitons une très ancienne yourte historique. Le petit "musée" est sympa, mais les huttes du village sont miteuses et nous sommes un peu horrifiés par les nombreux déchets balayés par le vent dans les creux de la steppe. Après Hoton, nous remontons toutefois un versant de montagne à travers de vastes prairies et dès que nous nous éloignons du village, la situation s'améliore nettement. Nous profitons de longs trots et galops dans un terrain sans chemin. Comme, dans notre groupe, certains aiment aller très vite, d'autres préfèrent monter plus modérément, notre petit groupe s'étire parfois sur plus d'un kilomètre, sans que cela ne dérange ni les chevaux ni les guides. Plus tard, dans la forêt, il m'arrive même d'avoir l'impression d'être toute seule pendant quelques kilomètres, car je ne vois ni les cavaliers devant moi, ni ceux derrière moi. Je profite du silence tandis que mon petit hongre cherche courageusement son chemin entre les marais et les pierres.

Les poneys, qui mesurent entre 1,35 m et 1,50 m, ont le pied extrêmement sûr et marchent sans fers. Ceux-ci seraient de toute façon gênants dans la forêt sur les sentiers caillouteux et ils resteraient certainement coincés dans les marais. Ici, on ne connaît pas de nourriture supplémentaire, les chevaux se nourrissent uniquement d'herbe et se désaltèrent à chaque fois que nous arrivons à un ruisseau. Il est difficile de trouver un cheval plus frugal que les poneys mongols.

Le quatrième jour de notre voyage, nous atteignons les pâturages d'origine de nos chevaux dans la vallée de Santtal, où nos deux guides vivent également l'été avec leurs familles. Nous y retrouvons également notre fugueur. La chevauchée a été courte et l'après-midi, il reste suffisamment de temps pour se baigner dans les sources chaudes près du camp de yourtes. Nous sommes tous impatients de découvrir les sources de la vallée de Sant. En Islande, je m'étais déjà baigné dans des sources chaudes, ce qui avait été un grand plaisir. Cependant, les sources chaudes s'avèrent être un simple lieu de baignade pour les locaux, qui n'a clairement pas été aménagé pour les touristes : Deux tuyaux laissent s'écouler une fois de l'eau chaude à 60 °C et une fois de l'eau froide, que l'on mélange dans une cuve que l'on a apportée, avant de se retirer dans l'une des quatre cabines en bois branlantes pour se laver.

Mais cela fait du bien et nous en profitons pour faire une lessive. Ensuite, nous voulons acheter quelques produits de luxe (bonbons et vodka) dans le petit magasin à proximité. Ce n'est pas comme si on buvait tout le temps de la vodka ici, comme en Russie, mais comme nos guides nous ont déjà offert une bouteille, nous voulons leur rendre la pareille. De plus, 1 ou 2 verres sont excellents pour lutter contre la fraîcheur de la nuit. Les petits magasins "Tante Emma" de la steppe n'ont pas d'heures d'ouverture précises, mais il semble que les gérants vivent "juste à côté".

à côté", comme nous l'explique Ogi. Nous demandons donc aux yourtes d'à côté (en langage des signes bien sûr, car nous n'avons pas encore appris plus que "bonjour"). On nous fait traverser la colline, ce qui implique encore une petite marche. Bien sûr, si comme les Mongols on ne fait pas 100 mètres à pied, c'est toujours "à côté", mais nous, les touristes, n'avons pas constamment garé notre cheval sellé devant la yourte, alors nous sommes un peu jaloux. Lorsque nous arrivons aux yourtes, le cheval gris de Njama se trouve déjà au parking pour chevaux, qui se compose de deux longs mâts avec une corde entre les deux et que l'on trouve devant chaque yourte. La plupart du temps, il y a 2 à 3 chevaux qui attendent patiemment, parfois pendant quelques heures, leurs propriétaires sur ces parkings. Nous sommes déjà attendus par une jeune femme qui nous accompagne jusqu'au magasin. Avec notre guide, elle a sans doute déjà reçu des nouvelles de notre demande. Lorsque nous revenons de notre excursion, Baska, 15 ans, m'attend avec sa moto, la nouvelle fierté de la population rurale. Pour lui, je réponds bien sûr à l'invitation de faire un petit tour à travers la steppe, même si je préfère bien sûr les chevaux...



Le lendemain, nous tenons compagnie à nos chevaux sellés sur leur parking pendant une heure battue, tandis que Njama va "vite" chercher quelque chose à la maison. Non sans avoir repris des forces avec un peu d'airag et d'autres choses, semble-t-il. Le temps n'a pas d'importance ici, on en a assez, les montres-bracelets ne sont pas à la mode. On part quand tout le monde est prêt, généralement entre 10 et 11 heures. Nous nous levons lorsque les voix de la tente-cuisine se font plus fortes ou au plus tard lorsqu'Ogi secoue plus ou moins doucement notre tente. Lorsque Njama revient enfin au galop, il chevauche un beau cheval noir. Nous quittons la vaste vallée verte de Santtal et chevauchons maintenant dans une longue vallée latérale en direction de la forêt, en passant devant plusieurs étables d'hiver en bois. A

dans cette vallée protégée, nos guides et leurs familles passent le long hiver. Les nomades de Mongolie ne se déplacent d'ailleurs que 2 à 3 fois par an, ce qui représente certainement pas mal de travail avec les yourtes et les grands troupeaux de bétail.

Nous pouvons nous faire une idée de ce que c'est que de déménager avec des yaks lors de notre randonnée de 4 jours dans le parc naturel des 8 lacs. Nous rencontrons nos guides de yaks Zogo et Bargi, âgés de 27 et 16 ans, à la cascade d'Orkhon. La première impression que nous avons d'eux est plutôt négative, car ils sont assez rudes lorsqu'ils capturent les quatre yaks. On dirait qu'ils veulent nous impressionner. De plus, Zogo a l'air un peu trop cool à notre goût avec ses cheveux stylés et teints, sa veste en faux cuir et ses jeans larges. Tout le contraire de nos deux guides équestres qui, par tous les temps, montent traditionnellement en deel et bottes de cuir.

Après avoir assisté brièvement à la capture des yaks, nous nous détournons, déçus. Apparemment, Bargi et Zogo ont compris le message et se montrent désormais plus aimables avec les animaux. La première chevauchée avec les yaks est rapidement interrompue, car les bagages d'un animal pendent de travers. Comme les yaks marchent librement devant nous, il faut d'abord rattraper l'animal en question.

Mais il n'a pas du tout envie de le faire et joue d'abord à la balle avec les guides pendant 20 minutes, en traversant les broussailles. Pendant ce temps, l'un des autres yaks rejoint un troupeau de yaks en liberté. Les petits veaux arrivent en courant, curieux, et sautent à côté du nouveau venu chargé, comme s'ils s'amusaient de son drôle d'air.

Nous continuons à travers une prairie humide et soudain, nous chevauchons dans la neige, bien qu'il fasse déjà plus de 20 degrés. C'est ma première sortie à cheval dans la neige depuis un an et demi, car à Bâle, il n'a pas vraiment neigé depuis des lustres. Mais ici, à plus de 1 500 mètres d'altitude, les derniers champs de neige sont encore là en juin. L'hiver doit être vraiment rude et il est probable que personne n'acceptera l'invitation amusante de Njama et Baska à leur rendre visite dans leurs quartiers d'hiver...

Nous chevauchons à travers de vastes champs de lave et des pâturages idylliques, où des arbres anciens émergent des blocs de pierre éparpillés un peu partout. Pendant que nous nous reposons à l'ombre des arbres, nos yaks continuent de zigzaguer. L'avantage, c'est que nous pouvons ensuite les rattraper au trot ou au galop. Le paysage de la province d'Arkhangai est extrêmement varié : les premiers jours, nous avons profité de longs galops (et même d'une petite course) à travers la vaste steppe, puis nous avons suivi les anciens champs de lave de l'Orkhon, sur les rives duquel se dressent des falaises rouges. Notre tour en yak nous mènera maintenant à travers de riches prairies fleuries et à travers la forêt jusqu'au Naimaan Nuur et aux autres lacs. Pendant ce temps, nos chauffeurs nous attendent à l'Orkhon.

Nous passons les nuits dans la forêt, près de cours d'eau idylliques ou d'un lac. Nous nous lavons dans l'eau froide et claire, heureusement, il fait chaud et ensoleillé presque tout le temps. Nous passons les soirées autour d'un feu de camp, où la vodka que nous avons apportée nous aide à apprendre encore un peu de mongol. À la fin du tour, nous arrivons à dire "moer" (cheval), bonjour, bonjour, comment ça va et bien sûr, les gros mots habituels ne manquent pas. De temps en temps, l'un ou l'autre guide disparaît en route dans une yourte pour dire bonjour à ses connaissances et à sa famille. Plus tard, il nous rattrape tout simplement au galop. Le soir, les chevaux des guides restent généralement sellés, car même à ce moment-là, ils ne sont pas encore prêts à partir.

de courtes visites sont prévues dans les environs. Les garçons galopent fièrement avec leurs poneys. Une fois, ils reviennent au feu de camp avec de gros trous dans leurs vêtements. Outre l'équitation, les garçons se mesurent surtout à la lutte, ce qui déchire les jambes de pantalon et, de préférence, les manches. Sans hésiter, notre cavalière suisse ouvre un "atelier de couture" mobile et répare les vêtements à tour de rôle. Elle ne se rend compte que peu à peu de l'ampleur des dégâts. En revanche, Baska nettoie et graisse également ses bottines.

D'ailleurs, le guide de yaks Zogo ne tarde pas à nous convaincre de son incroyable charme. Autour du feu de camp et pendant la randonnée, il nous réjouit avec sa voix claire et envoûtante et chante pour nous des chansons de cavaliers et des chansons d'amour mongoles. Nous sommes ravis. Une fois, lors d'une montée fatigante dans la forêt, notre compagnon de voyage alerte et toujours joyeux saute soudain de son cheval pour nous gratifier, nous les 5 femmes, d'un myosotis ou d'une autre des nombreuses fleurs de montagne. Bien que nos guides ne parlent malheureusement pas un mot d'anglais ou d'allemand et que nous ne puissions nous comprendre verbalement qu'avec l'aide d'Ogi, nous passons un moment joyeux ensemble.



Pour atteindre le parc des 8 lacs, il faut franchir un col escarpé. Les chevaux se frayent un chemin à travers les éboulis et les racines sans hésiter. Nous évoluons maintenant à une altitude comprise entre 2.000 et 2.700 m. L'après-midi, après la montée, nous explorons les autres lacs, en nous arrêtant au grand Naimaan Nuur, au relief accidenté. C'est un endroit idéal pour se baigner.

Nous préférons toutefois escalader la paroi rocheuse du lac et sommes récompensés par un panorama magnifique sur le lac et les montagnes. Le dernier jour de notre randonnée en yak, le bagage d'un yak glisse à nouveau. Commence alors une chasse au yak sauvage à travers les vastes prairies ouvertes, au cours de laquelle nous essayons d'encercler l'animal avec les chevaux. Mais il parvient à s'échapper et galope à travers la forêt.

steppe jusqu'à ce que les bagages soient complètement à terre. Finalement, avec l'aide des nomades locaux, nous parvenons tout de même à attraper le yak devenu sauvage et à le charger à nouveau. Pendant ce temps, nous tenons les autres yaks en respect et nous nous sentons déjà comme de vrais Mongols. Comme les yaks, comme tous les autres animaux, vivent à l'état semi-sauvage en grands troupeaux, ils ne sont pas vraiment dociles, mais une fois capturés, ils se rendent immédiatement à leur destin et nous, les femmes, nous tenons volontiers les animaux buffles jusqu'à ce que les bagages soient correctement posés.

De retour chez les éleveurs de yaks, un festin traditionnel mongol nous attend. Un mouton vient d'être tué et cuit maintenant sur le feu dans un bidon de lait rempli de pierres chaudes. Malheureusement, nous ne sommes pas de bons invités, car deux d'entre nous ne mangent pas de viande et la troisième est alitée avec des crampes d'estomac. Elle les doit à une autre spécialité mongole, le fameux aïrag. Ce lait de jument fermenté pose parfois des problèmes à l'estomac européen et doit donc être consommé avec modération. Mis à part cette fois, nous nous portons tous à merveille et nous profitons des invitations des nomades en chemin. Une fois, matin et soir, les nomades nous offrent un bol entier de délicieux yaourt frais près de notre campement. En général, les gens sont très amicaux et amusants, il semble que la vie simple à la campagne fasse d'eux des gens plus heureux. Cependant, la vie dans la steppe isolée a bien sûr ses côtés très durs, surtout en hiver ou lorsque quelqu'un tombe malade. Il n'y a souvent pas de médecin dans un rayon de 100 km. C'est ainsi que notre cuisinière Chara est appelée deux fois au chevet d'un malade. Nous aidons volontiers avec les médicaments que nous avons apportés et, heureusement, les personnes concernées vont bientôt mieux.



Après le tour en yacht, notre chevauchée se termine trop vite. Lors de notre avant-dernier jour de randonnée, Njama a soudainement disparu en route, dans une yourte. Le soir, des connaissances le ramènent en voiture à notre campement. Il s'avère qu'il vient d'acheter son cheval noir avec selle et bride pour l'équivalent de 1.200 EUR ont été vendus. Pour cela, il peut maintenant acheter quatre poulains, il est content. Le lendemain matin, nous p a r t o n s pour notre dernière courte chevauchée le long de l'Orkhon. Njama monte maintenant l'un des chevaux de remplacement, sans selle ni bridon, car il les a vendus. Il fait preuve de son talent de cavalier mongol lors d'une dernière petite course au galop à travers la steppe, qu'il remporte haut la main. Ensuite, il faut dire au revoir aux deux guides équestres et aux superbes chevaux. L'un après l'autre, ils sont libérés et trottent tous résolument en direction de la maison, à 25 km de là. Baska enfourche avec un peu de peine son alezan impatient et le voilà qui disparaît au galop avec le troupeau. Njama, en revanche, a encore d'autres affaires de chevaux à régler et c'est un ami qui vient le chercher en mobylette.

Nous reprenons le minibus qui, contrairement à l'équitation, est un moyen de transport très cahoteux. Nous traversons ainsi la steppe en cahotant sur les ornières délavées. Il est difficile d'imaginer que certains touristes réservent un tour en jeep à travers la Mongolie et se laissent secouer pendant des heures chaque jour. Pour nous, il ne fait aucun doute que quiconque souhaite visiter la Mongolie ne devrait le faire qu'avec une expérience suffisante de l'équitation. Les longs galops à travers la steppe infinie et le terrain sauvage et exigeant des parcs naturels comblent tous les souhaits des cavaliers. Avant de prendre l'avion pour rentrer, nous faisons déjà des projets pour nos prochaines vacances à cheval dans le pays de nos rêves équestres. Au moins, après deux jours à Oulan-Bator (gris, sale et laid), les adieux ne seront plus aussi difficiles. Il me reste tout de même en souvenir une paire d'étriers mongols que j'ai achetés au marché noir pour l'équivalent de 6 euros. Nous verrons si cela rendra l'équitation sur les pistes locales un peu plus mongole, peut-être si l'on peut au moins bientôt chevaucher à travers les champs de chaume...

Jessica Kiefer, 27.06.2012

Lien vers le programme : [www.reiterreisen.com/av-wmnri01.htm](http://www.reiterreisen.com/av-wmnri01.htm)